



Janine Maschès, lors d'une exposition de ses œuvres,
à Toulon, 1953.

Gratitude

Quand on m'interroge sur l'origine de ma passion durable pour la poésie, je m'entends donner toujours la même réponse, faire toujours appel aux mêmes souvenirs : *j'étais collégien et...*

C'est à Toulon, au collège Rouvière (aujourd'hui devenu une école primaire), que j'ai rencontré deux professeurs qui m'ont fait aimer (quel autre verbe employer sans édulcorer la réalité?) la littérature et, l'un, plus particulièrement, la poésie.

En 4^{ème} notre professeur de français, Monsieur Maggiani, nous avait demandé pour progresser dans sa discipline d'ouvrir un « cahier personnel » et d'écrire librement sur tous les sujets... J'écrivais, j'écrivais sans désespérer récits de la vie quotidienne, souvenirs, rêves, poèmes à *la manière de...* Gammes à répétition, j'écrivais, j'écrivais... de plus en plus heureux de mes petites banales productions poétiques... Et je n'étais pas le seul dans la classe à jouir de ce plaisir-là !

Mais c'est en 1952 (j'étais en seconde) que nous fîmes la rencontre au collège Rouvière de Monsieur Spada... Il n'était pas notre professeur de français mais... il était poète ! Un poète vivant ! A peine croyable ! Et si vivant qu'il nous proposa de nous réunir une heure par semaine, après les cours, dans une salle désertée du collège pour « parler poésie » ! Heure magique pour notre petit groupe d'« écrivains » en herbe ! Il y avait là mon ami Antoine Givaudan, Roger Escoffier... et d'autres camarades, aujourd'hui sans visage...

Nous débitions nos poésies de la semaine (imitées, si mal, des poètes morts que nous fréquentions Hugo, Lamartine, Baudelaire, Verlaine, le Rimbaud des premiers vers, les Symbolistes...) à Monsieur

Spada qui nous écoutait, bienveillant... Jamais une critique ! L'indulgence même !

Puis il nous lisait de sa voix claire, sensible, sensuelle déjà, quelques-uns de ses poèmes... Nous étions (moi en particulier) intimidés, admiratifs... Il nous fit aussi découvrir les textes d'autres poètes vivants et modernes, comme les Surréalistes. Même si ces poèmes-là nous paraissaient, à les entendre, parfois étranges, un peu obscurs... nous étions séduits. Je me souviens par exemple d'avoir entendu Monsieur Spada nous lire des poèmes de Paul Eluard. Eluard, le poète de l'amour, qui eut sur moi, durant un long temps, une influence prépondérante...

Oui, je crois pouvoir l'affirmer : ma vie en poésie date de ces heures-là, quand Monsieur Spada (j'ai du mal à écrire Marcel Spada !) nous accompagnait sur « les sentiers et les routes de la poésie ».

Au cours de ces heures-là, il n'y avait plus de professeur, plus d'élèves ordinaires ! Un créateur, un « compositeur » de poèmes, initiait des adolescents à la poésie moderne ! Oui, j'ai gardé de ces moments-là, libérateurs, des souvenirs sans ombre.

Et ces mots écrivant, je retrouve en moi (c'est une grâce de l'écriture) un reflet vif de cette adolescence, exaltée et naïve tout à la fois.

J'exagère ? Je force le trait ? Je ne crois pas. Je puis avouer que si je n'avais pas rencontré Monsieur Spada à cette époque-là, ma vie en aurait été différente. Et je puis contresigner cette affirmation de Georges Perros : « Le goût d'écrire, c'est peut-être ce qui le sauve, vient de l'adolescence ».

L'élan avait été donné : j'ai continué à écrire des poèmes, à lire les poètes. La poésie allait m'accompagner toute la vie, me permettre de mieux respirer, de tenir debout, de me transformer...

Après ?

Je me souviens être allé quelquefois chez lui, dans sa maison au quartier Saint Roch, emprunter des livres de poèmes. Il m'offrit même deux de ses recueils de vers : *Unique vivante* avec cette dédicace : « A Marcel Migozzi ce premier essai poétique amicalement S (septembre) 1953 » et *Aritmie* édité à Toulon. Il les signait alors d'un pseudonyme : *Salvador*. Il va sans dire que je conserve précieusement ces minces volumes. Marcel Spada (je puis maintenant le nommer ainsi, de son nom d'écrivain reconnu) a peut-être renié aujourd'hui ces premiers essais en poésie. Qu'il veuille bien alors me pardonner ces confidences. Je sais, pour avoir lu nombre de ses livres édités chez Gallimard,

Julliard, Bourgois, Fata Morgana... qu'il a, depuis longtemps, transformé et sa vie et son écriture. Je devine même que celui qui fut l'ami de Ponge (et l'auteur du n° 220 de la collection Seghers des *Poètes d'aujourd'hui* sur Francis Ponge) récuserait peut-être aujourd'hui l'appellation de « poète »... Je sais, je devine... Qu'il me pardonne!

Gratitude donc ! Et ce n'est pas un terme excessif car je dois à Monsieur Spada les joies (et les tourments) de l'écriture poétique.

« Dans mon pays, on remercie » proclamait Char.

Et l'adolescent d'hier comme l'homme âgé que je suis devenu aujourd'hui voudraient simplement ajouter : Monsieur Spada, merci.

Marcel MIGOZZI

Le témoignage d'Antoine Givaudan, rejoint celui de Marcel Migozzi. Voici un extrait du texte qu'il nous a fait parvenir :

« Nous avions quinze à seize ans, âge de toutes les espérances et de toutes les aventures, dans un microcosme social qui ne présentait pas de larges perspectives et tout ce que nous savions du monde nous le devions à l'école et aux livres qu'elle offrait à nos appétits. C'est dire l'importance que pouvaient avoir les professeurs et particulièrement de ceux qui accordaient une attention à l'ouverture d'horizons inattendus à cette jeunesse innocente. [...]. M. Spada qui écrivait lui-même des poèmes, lisait aussi les siens à ce petit cercle amical, dans une ambiance de stricte « parité » dirait-on aujourd'hui. Il n'y avait pas de nature hiérarchique, de relations d'éducateur à élèves, de conseils pontifiants, de normes à apprendre ou à respecter, il n'y avait qu'à être soi-même, essayer de donner quelque chose de soi à entendre et à penser à d'autres, à tenter, ce qui n'était pas le plus facile, d'exprimer quelques jugements et, chemin faisant, de prendre conscience du monde immense de la poésie ».